

# L'AGIT PRESSE

13<sup>e</sup> édition du festival Regards Croisés

N° 1 - LUNDI 13 MAI 2013

## ÉDITO

Pauline Peyrade

Jour 1. Nous occupons Le Petit Angle. Derrière les branches de gaffer blanc, dans les locaux de Troisième bureau, des questions continuent d'occuper les murs.

2002 : « Comment ça va pas ? » ;

2007 : « Y a-t-il trop d'étrangers dans le monde ? » ;

2012 : « Par où commencer ? » ...

Parce que vivre dans une époque c'est aussi renoncer à la comprendre, on n'aura jamais fini de s'interroger. Nos passages à l'acte sont avant tout des déplacements, des remises en perspective, des questions nouvelles, issues de nouveaux constats. Comme une langue vivante se parle surtout en dehors des sentiers battus des mots, dans les endroits où le sens s'échappe, la poésie se love dans l'incompréhensible du réel. Et c'est à cet endroit, semble-t-il, que les écritures contemporaines veulent aller la chercher.

Prêtez l'oreille. Cette année, au festival Regards Croisés, *on arrête de se calmer*. Chargés de rire, d'insolence et d'espoir, les textes de l'édition 2013 s'attaquent aux camisoles normatives et aux discours uniformisés pour libérer la parole tenue sous silence et l'identité assignée à (mauvaise) résidence. Crise du gaz en Europe de l'Est. Terrorisme en Suède. Régime de la peur au Danemark. Mémoire éventrée en Guinée. Autodestruction d'un temple consumériste. Amours errantes. Bestiaire humain. Les auteur(e)s viennent secouer les inerties du monde contemporain. Leurs écritures explorent les parts d'ombres du langage à travers des histoires fragmentées, des récits intimes, des fictions pamphlétaires et des témoignages. Machine à laver, masque à gaz, Chanel n°5, barbe noire + sac à dos... elles font émerger les mythologies d'aujourd'hui pour mieux les interroger et/ou les déconstruire. Elles poursuivent, en somme, à leur(s) manière(s), les questions qui habillent les murs du Petit Angle.

Cette semaine, nous regarderons le monde à travers les yeux de Gilles Granouillet, Jonas Hassen Khemiri, Catherine Zambon, Christian Lollike, Eric Pessan, Hakim Bah, Nicoleta Esinencu et Pau Miró. Nous serons accompagnés par Olivier Neveux, Magali Mougél et Laura Tirandaz. Lectures, débats, rencontres, de quoi réfléchir, s'étonner et rêver.

C'est ici que l'agitation commence.  
Suivez le guide.

## DE L'OSCILLATION ENTRE SCIENCE ET MYSTÈRE...

Anne Maurin

L'histoire d'*Hermann* croise des médecins et des malades, des maladies et des symptômes, mais jusqu'où peut-on expliquer ? Bien que Daniel Streiberg ait construit sa vie rationnellement, confiant envers les sciences et les mathématiques - « j'ai bâti ma vie sur la certitude que deux et deux font quatre » - il se cogne violemment au mystère incommensurable des êtres lorsque sa femme décide brutalement de le quitter. *Hermann* cueille l'instant de ce basculement, minuté, de la norme vers le vertige. Les discours scientifiques n'ont pas d'écho dans les états d'« hors habitude ». C'est peut être cet état qui le pousse vers Léa Paule, vers son corps, pour une première étreinte qu'il n'achète pas, puis vers elle, malgré les années qui les séparent. Dans cet enlacement des corps, Daniel retrouve la vie :

**« Sans honte, je me suis déshabillé, tout droit devant elle. Je pouvais voir ses yeux qui me regardaient fixement. Je me suis agenouillé, j'ai posé mes deux mains sur ses cuisses. [...] Etre sur cette couverture, entrer en elle, d'un coup, que je ne connaissais pas. Ça voulait dire je suis vivant. »**

Pour la première fois, Daniel connaît un lien non-marchand, il tombe amoureux de Léa avec qui il aura des enfants. Cependant, l'étanchéité persiste. Léa Paule ne sait pas qu'en pleine nuit, lorsque Daniel vacille vers l'incertitude, il se lève pour fumer une cigarette et son corps « s'ouvre sur le vide ». Daniel ignore que, si, à la fin de la pièce, Léa ne répond pas au téléphone, c'est qu'elle est en train d'accompagner Hermann vers sa mémoire. Comme un « chat guidé par l'instinct », Hermann suit le chemin de son verbe, « rejoindre », pour retrouver Olia Maidana, son amour perdu, mais pas oublié. En racontant l'histoire, Léa reconstitue l'identité d'Hermann, et (re)joint les morceaux de sa mémoire en rappelant que : « Toutes les sciences du vivant démontrent que la vie n'est envisageable qu'à partir du moment où deux éléments se rejoignent. »



## UNE LEÇON D'OUBLI *HERMANN*, DE GILLES GRANOUILLET

Pauline Peyrade

L'histoire d'Hermann, c'est une histoire où le temps s'est arrêté. Il y a plus de vingt-cinq ans, trois ans avant la chute du mur, à l'heure où l'Union soviétique mène ses dernières guerres, ramasse ses dernières cerises. Quand Boris et Olia se sont séparés.

Cette séparation est le point de départ de leur(s) enfermement(s). Quand la jeune neurologue Léa Paule rencontre le patient Boris Hermann, seize ans après, ce dernier souffre d'un Alzheimer remarquablement précoce et se trouve contraint à vivre dans un centre spécialisé. De son côté, Olia Maidana a été achetée par un docteur français et est devenue Olia Streiberg. Ses retrouvailles avec Boris et leur fuite seront le point de départ d'une autre histoire, celle de Daniel (mari d'Olia) et Léa, les narrateurs de la pièce.

Dans *Hermann*, Gilles Granouillet explore le rapport de la mémoire à l'aliénation. Qu'il soit choisi ou subi, l'oubli des personnages a un impact direct sur l'altération de leur identité et sur le déclenchement de leur « folie ». En perdant la mémoire, Boris perd son histoire. En se mariant, Olia tire un trait sur la Russie, sommée d'oublier et de faire oublier ses origines, en échange d'un nom et d'une situation. Cependant, la folie est ici moins liée à l'incapacité de se souvenir qu'à l'impossibilité d'oublier : incapable de faire face à un monde où le passé n'existerait plus, Olia finit par perdre la vue, et la mémoire perturbée de Boris fait sans cesse retour vers la Russie de sa jeunesse, vers les temps d'amour avec Olia – et ce jusqu'au dernier moment, quand ses mots ne trouvent plus leur chemin vers le sens et que son corps lui-même a oublié de vieillir.

Ce point d'inoubliable, d'indépassable, pourrait être le point de départ de l'écriture d'*Hermann*. Comme Lear et Gloucester (que l'on retrouve en filigrane dans la dépossession de Boris et la cécité d'Olia), les amants russes semblent appartenir à un autre temps. Car l'oubli, dans la pièce, c'est aussi le non-oubli d'un monde, un monde qui s'est écroulé en 1991, vingt ans avant que Gilles Granouillet ne raconte l'histoire d'Hermann, et qui continue d'habiter les personnages, comme une sorte d'héritage spectral. On devine, dans le contraste de l'éternelle jeunesse de Boris avec la laideur de « l'acheteur » Streiberg, l'image d'un Orphée qui pénètre l'Ouest sur les pas d'une Eurydice blonde, poussé par le bélier de l'Histoire. La seule résolution possible, la seule manière de sortir le couple de l'errance, c'est de « payer la dette » qu'on a envers lui. C'est ce que décide de faire Léa. En les réunissant – hors du temps, entre quatre murs blancs – elle se délivre elle-même du souvenir pour tenter de se tourner vers l'avenir.

## L'INTERVIEW : GILLES GRANOUILLET

Propos recueillis par Julie Ayoun, Anne Maurin  
et Célia Vermot-Desroches

**On apprend au début de la pièce que le personnage d'Hermann souffre d'un Alzheimer précoce. Cependant, il semble que la maladie soit moins un thème qu'un dispositif dramaturgique. Quelle place avez-vous voulu donné au motif de la perte de mémoire dans l'écriture ? Comment vous a-t-il permis de construire l'histoire ?**

Pour moi l'Alzheimer d'Hermann se révèle clairement une fausse piste, un mauvais diagnostic. Hermann est un ancien combattant traumatisé par la guerre qui court après son amour. Nous découvrons la vérité au rythme de Léa, c'est pour cela que nous aussi nous partons sur une fausse piste. C'est vrai que la maladie n'est pas le thème de la pièce. Le thème serait plutôt un amour absolu.

**Vous laissez une vaste part d'ombre, d'inexplicable - Hermann qui ne vieillit pas - ou du moins d'ambiguïté - à travers la folie d'Olia. Quelle est cette part d'étrange(té) dans Hermann ?**

C'est un peu une première chez moi cette dimension irrationnelle. Je suis plutôt quelqu'un de rationnel. Mais là j'aimais l'idée que le monde ne se réduise pas à l'explication que peut en donner la science. Que le miracle soit possible. C'est ma petite façon à moi de ré-enchanter le monde... nous en avons besoin, non ?

**Dans la pièce, les intrigues s'entremêlent, l'amour se fait et se défait à travers les récits de Léa et Daniel, autour de cette incarnation de « l'histoire d'amour » (Hermann). Quels contrastes/points de rencontre voyez-vous entre les personnages ?**

Je n'ai pas vraiment pensé les choses comme cela, en imaginant à priori des points de rencontre entre les personnages. C'est « La vie », le destin, ou le hasard qui font que ces histoires se croisent, c'est à cela que m'a amené l'écriture, la fable, parce que petit à petit j'ai trouvé ça juste en l'inventant jour après jour, mais ce n'était pas une volonté de départ.

**Pensez-vous à la scène, à l'espace, aux corps et aux voix des acteurs, quand vous écrivez ?**

Quand j'écris, je ne vois pas des personnages sur scène mais des gens « en vrai ». Même si la situation est farfelue ou extraordinaire, j'ai besoin d'y croire pour écrire mon théâtre. Le rythme, la couleur des répliques sont modelés pour être portés par une voix, un corps. Ce mouvement, cette énergie est très importante dans l'écriture.

## LES MOTS MELES DU FESTIVAL

Démêlez les méli-mélo des mots du festival !

O	S	R	E	G	A	R	D	S	T	B	G	U
R	P	R	I	O	V	E	D	E	U	A	U	!
E	E	S	N	O	I	L	I	S	E	R	I	M
E	T	S	R	S	T	A	S	I	R	B	N	E
L	U	R	A	N	T	I	D	O	T	E	E	M
L	N	U	R	E	E	R	E	R	F	R	E	O
I	I	O	C	N	A	M	C	C	I	A	R	I
M	A	C	H	I	N	E	A	L	A	V	E	R
A	E	S	A	C	O	U	M	L	Z	N	L	E
F	E	I	N	S	T	T	I	R	U	O	M	A
E	D	D	E	I	R	E	M	L	A	C	R	N
G	A	Z	L	P	O	S	E	E	M	R	O	N
X	U	A	M	I	N	A	N	D	R	E	A	S

Frère	Discours
Antidote	Animaux
Machine à laver	Guinée
Pétunia	Tuer
Mémoire	Gaz
Famille	Lune
Amour	Devoir
Stasi	Calmer
Barbe	Lions
Piscine	Œil
Regards croisés	Meute
Chanel	Norme
Andréas	Lire

Trouvez la phrase mystère composée des lettres qui restent !

.....

## TROIS QUESTIONS À MAGALI MOUGEL

Propos recueillis par Julie Ayoun, Anne Maurin  
et Célia Vermot-Desroches



### D'où vient le slogan du festival, « On arrête de se calmer » ?

Il s'agit d'une réaction un peu provocatrice. Le reproche principal qui est fait à Troisième Bureau est de ne pas suffisamment travailler en direction des professionnels, ce qui traduit une réelle incompréhension du projet. L'objectif du festival Regards Croisés est de fédérer un grand nombre de spectateurs, y compris des néophytes, pour leur permettre de découvrir des textes et d'ouvrir des espaces de rencontre et de débat sur les thématiques liées aux textes lus. Cette incompréhension,

accompagnée du désengagement de certains partenaires l'an dernier, explique l'émergence de la formule. Au moment de choisir un titre, nous hésitions à appeler le festival « Souriez ! » et finalement c'est l'autre slogan qui est revenu. Dire « on arrête de se calmer », c'est aussi réexpliquer que ce n'est pas parce que les auteurs présents au festival ne sont pas connus en France qu'ils ne méritent pas d'être entendus. D'autant plus qu'ils ont chacun une renommée dans leur pays.

**Les textes du festival proposent tous des regards différents sur l'état du monde, y compris pour certains d'entre eux avec un parti pris radical. Pensez-vous que les auteurs d'aujourd'hui soient plutôt des rêveurs ou des agitateurs ?**

Je pense que ce sont avant tout de grands rêveurs. Ils n'ont pas forcément conscience d'être des agitateurs. Par exemple, j'ai été interrogée pour la revue *Agôn* sur le texte d'Eric Pessan, *Tout doit disparaître*. En découvrant l'entretien, Eric m'a dit qu'il était très surpris : j'ai vu des choses dans son texte que lui-même ne voyait pas. Mais il était d'accord avec moi et trouvait que ça lui ouvrait des portes. Les auteurs n'ont pas toujours conscience de ce qu'ils produisent, mais c'est normal : il ne s'agit pas d'un théâtre militant, qui se veut efficace, ce n'est pas un théâtre qui est là pour transmettre des messages ni pour donner des leçons. À chaque fois ce sont des points de vue qui sont déployés sur des événements. Mais il faut faire attention, ce n'est pas le cas pour tous les auteurs. Le texte de Nicoleta Esinencu, *Antidote*, a un aspect beaucoup plus pamphlétaire et revendicateur que les autres. C'est

très propre à l'écriture de l'auteure. Cette différence n'est pas anodine dans la mesure où elle ne parle pas depuis le même endroit. On n'écrit pas la même chose quand on naît en Moldavie sous un régime fasciste ou en France : le rapport au monde est différent. A l'inverse des autres auteurs, Nicoleta Esinencu sait ce qu'elle veut produire sur le spectateur. En Moldavie, le théâtre est là pour rendre compte d'une réalité qui est passée sous silence car personne d'autre ne le fait. Il y a là une volonté de réparation qui n'est pas symbolique : il faut faire surgir une vérité qui est cachée. C'est cela qui est intéressant dans les Regards Croisés. Il y a des postures d'écriture qui sont radicalement différentes. En général, on fait en sorte que tous les auteurs soient là sur toute la durée du festival car c'est intéressant de voir comment ces gestes d'écriture peuvent entrer en dialogue, en frottement, voire en conflit. Cependant, si on devait trouver une thématique commune aux textes du festival, ce serait la question de la normalité : quelles sont les normes et comment sont-elles remises en question ? Chacun des textes interroge le jeu autour de la norme et la présence d'espaces de rébellion possibles en son cœur-même. Donc oui, il y a une grande part de rêve chez les auteurs du festival. Et ce qui est intéressant dans le rêve, c'est qu'il ne donne pas de solutions. Il s'agit d'un espace d'interrogation et c'est ça qui est stimulant.

**Le festival est ponctué de temps de réflexion sur les dispositifs de soutien aux écritures, le rapport au spectateur ou encore des questions liées à l'édition. Quelle est la place du festival dans les enjeux d'aujourd'hui pour les écritures contemporaines ?**

Initialement, Troisième Bureau apparaît dans les années 90, au moment où la lecture publique émerge en France. On constate à ce moment qu'il est difficile pour un auteur d'avoir une existence auprès du public puisqu'il n'y a pas de rencontre entre les metteurs en scène ou le public et les auteurs. Souvent, on considère que le texte de théâtre n'est pas un objet littéraire mais plutôt une matière trouée qui n'aurait d'existence qu'en passant sur le plateau. Par ailleurs, il y a des formes identifiées comme minoritaires mais qui participent aussi à l'histoire du théâtre. Le projet de Troisième Bureau est d'aller regarder ces formes-là, de rendre compte de ce qui se passe à la marge. Il s'agit aussi de s'intéresser aux préoccupations européennes et aux manières dont elles se racontent. Car même s'il y a des préoccupations communes, elles ne s'expriment pas de la même façon : l'esthétique et la langue sont liées. La position de Troisième Bureau, c'est donc avant tout de dire que la lecture publique est un endroit où l'on peut faire entendre des textes mais aussi interroger les événements de l'actualité. C'est pourquoi, à côté des lectures, il faut ouvrir des espaces de discussions qui ne soient pas réservés aux experts, pour créer de l'échange entre des gens qui s'interrogent sur les modifications du monde qui nous entoure. C'est aussi une manière de réinterroger la place du théâtre dans la cité.

# UN MOT SUR LE COMITÉ DE LECTURE ÉTUDIANT DE GRENOBLE

Julie Ayoun

Le comité de lecture de l'université Stendhal est composé des élèves de 3e année de licence Arts du spectacle mention théâtre, chapeautés par Marie Bernanoce (maître de conférences). Chaque année, il se réunit pour lire la majeure partie des œuvres sélectionnées par Troisième Bureau pour le festival Regards Croisés. Nous avons donc débattu de : *Hermann* de Gilles Granouillet; *J'appelle mes frères* de Jonas Hassen Khemeri ; *La Vie normale* de Christian Lollike; *Tout doit disparaître* d'Eric Pessan; *Antidote* de Nicoleta Esinencu; ainsi que *Lions* et *Buffles* de Pau Miró.

Au fil des séances et de nos relectures, nous avons vu nos avis se construire, évoluer... et nos papilles théâtrales se développer! Comment passer d'une première impression, d'un ressenti, à une vision plus objective et ainsi réussir à poser les termes précis de l'analyse dramaturgique ? Comment cela influe-t-il, ou non, notre goût pour une œuvre ? L'analyse confirme-t-elle ou remet-elle en question notre premier avis? Ce sont toutes ces questions qui nous ont traversés et qui nous ont permis de mieux saisir notre attirance pour une œuvre. Il n'est pas toujours évident de mettre ses ressentis de côté (le fait-on d'ailleurs vraiment ?) pour basculer vers l'analyse.

Chaque œuvre débattue nous a apporté des univers très différents. D'abord happés par la fiction liée au suspense et à la fable dans les pièces de Pau Miró, puis bouleversés par le coup de poing de Nicoleta Esinencu dans *Antidote*, nous sommes passés par l'univers proche du scénario de cinéma chez Gilles Granouillet dans *Hermann*. Nous avons interrogé le devenir scénique des pièces; et pour cela notre imaginaire nous a emmenés parfois vers la performance comme pour *Tout doit disparaître* de Eric Pessan qui porte une langue du témoignage très forte : on pourrait, en cela, la rapprocher d'une pièce radiophonique ou d'un texte dit en voix off. *La Vie normale* de Christian Lollike nous a davantage parlé en termes d'images et nous a interpellés sur la question du regardant et du regardé. Dans *J'appelle mes frères* de Jonas Hassen Khemeri nous avons perçu une écriture de l'intériorité et des souvenirs vraiment vive et originale.

Au final, cette traversée des œuvres nous aura offert une vision plus concrète sur le monde très foisonnant et productif de la dramaturgie contemporaine qui est aujourd'hui, paradoxalement, trop peu représentée sur les scènes.

## Programme du lundi 13 mai 2013

**19h30** Ouverture

**19h55** Chronique du soir

**20h** Lecture d'*Hermann* de Gilles Granouillet

**22h** Rencontre avec Gilles Granouillet et Magali Mougel

Rédaction : Julie Ayoun, Pauline Peyrade, Anne Maurin, Célia Vermot-Desroches Photos : Jean-Pierre Angei Logo : Thierry Ayoun
--